

New Europe College

Europa Program

Yearbook 2007-2008



FEDERICA ALESSANDRA BROILO
MARIOARA-CAMELIA CRĂCIUN
EMANUELA NEAMȚU (GRAMA)
DANIEL HABIT
EMILYA KARABOEVA
TCHAVDAR MARINOV
IRINA POPESCU-CRIVEANU
IRINA STĂNCULESCU
ADA ȘTEFĂNUȚ
IOANA TUDORA

Editor: Irina Vainovski-Mihai

Copyright – New Europe College
ISSN 1584-0298

New Europe College
Str. Plantelor 21
023971 Bucharest
Romania

www.nec.ro; e-mail: nec@nec.ro
Tel. (+4) 021.307.99.10, Fax (+4) 021. 327.07.74



IOANA TUDORA

Née en 1971 à Bucarest

Doctorante à l'Université Libre de Bruxelles et à l'École Nationale des Etudes
Politiques et Administratives, Bucarest (SNSPA)

Thèse : *Les effets des politiques urbaines sur la configuration et l'utilisation
des jardins bucarestois comme des espaces de l'habitation*

Professeur Assistant à l'Université de Sciences Agronomiques,
Département d'Architecture du Paysage, Bucarest

Bourse de doctorat à l'Université Libre de Bruxelles (2003-2008)

Bourse de D.E.A. en sciences sociales à l'Université Libre de Bruxelles
(2002-2003)

Participation à des colloques et conférences à Madrid, Bucarest, Paris,
Bruxelles, Iasi, Lille, Porto, Sibiu, Gand

Articles publiés en urbanisme, architecture du paysage, sociologie et
anthropologie urbaine

Projets de recherche en architecture, urbanisme, politiques urbaines,
architecture du paysage, anthropologie

Membre de :

ATU – l'Association pour la Transition Urbaine

TIGRIS-GUGUAT– Centre de Recherche en Géographie Humaine,
Université Al. I. Cuza, Iasi

CRU – Centre de Recherche Urbaine de l'Université Libre de Bruxelles

ASOP – l'Association de Paysagistes de Roumanie

Nova Team – Nova Cinema Bruxelles

LES EFFETS DES POLITIQUES URBAINES SUR LA CONFIGURATION ET L'UTILISATION DES JARDINS BUCARESTOIS COMME ESPACES D'HABITATION

Introduction

Ce mémoire se propose d'étudier le rôle des cours et des jardins bucarestois, vus comme espaces d'habitation, dans la configuration du paysage urbain, au fil de leur évolution guidée par les législations et les réglementations urbaines modernes. L'étude est structurée sur l'évolution du dessein, de l'usage et de la fonctionnalité des jardins des faubourgs (*mahala*) bucarestois du XIXe siècle. La *mahala*, du turc *mahalle*, représenta la plus petite unité administrative (conduite par le *muhtar*), et peut être assimilée au quartier. Dans l'espace oriental, elle s'organisait autour de la mosquée et du café ; à Bucarest le centre de la *mahala* était l'église. La *mahala* se situait à l'intersection entre l'espace privé de la famille et l'espace public de la communauté. Elle était un espace de la solidarité de la population, un espace où s'organisait une grande partie des fonctions communautaire, des rituels et des relations. Entre temps le sens du mot *mahala* a glissé représentant aujourd'hui la périphérie pauvre, la misère vulgaire.

Pour l'espace bucarestois, la deuxième moitié du XIXe siècle marque une série de transformations radicales de la structure urbaine, dans un contexte d'influences culturelles multiples qui ont finalement touché aussi la façon d'habiter. Ce travail ne se propose pas d'étudier les grands jardins publics ou aristocratiques : ils ne sont présents que dans la mesure où leur étude peut apporter des éclaircissements sur les différents courants culturels qui les génèrent et qui, indirectement, influençaient les jardins des *mahala*. Cette recherche est focalisée notamment sur les pratiques

vernaculaires, quotidiennes, des espaces propres à la façon traditionnelle de l'habitation bucarestoise.

L'étude est organisée par deux entrées méthodologiques. La première est fondée sur une analyse historique, supportée par des documents cartographiques et (photo)graphiques, nécessaire à la mise en évidence de l'évolution de ces espaces au cours des deux derniers siècles et aussi de l'importance du jardin dans la structuration de l'espace urbain. La deuxième est bâtie sur une recherche bibliographique provenant de sources diverses concernant surtout des histoires de la ville, des récits de voyage, des ouvrages de mémoires. Le but de cette partie est d'esquisser d'un côté l'image des jardins dans le paysage urbain et leur rôle dans son évolution, et d'un autre côté les pratiques relatives au jardin comme espace d'habitation urbaine.

Sans perspective comparatiste, cette étude ne saura pas affirmer que l'espace bucarestois est original et différent d'autres espaces urbains ; notre but est de déchiffrer la manière dont les cours et les jardins ont participé à la création d'un certain paysage urbain qui, même s'il peut appartenir aussi à d'autres villes, participe pleinement à la construction de l'identité bucarestoise.

1. Le rôle des jardins et leur présence dans le paysage urbain avant le XIXe siècle

Le paysage en général et le paysage urbain en particulier sont des concepts encore largement discutés et disputés. Pour les propos de notre recherche on acceptera la définition donnée par John Binckerhoff Jackson, selon laquelle le paysage est une « composition d'espaces faits ou modifiés par l'homme, pour servir d'infrastructure ou d'arrière-plan à notre existence collective »¹. On va considérer donc que le jardin n'est pas paysage seulement grâce à ses dimensions végétales mais aussi – et surtout – grâce à ses qualités d'espace de vie.

Par ses dimensions, et non seulement par cela, le jardin bucarestois joue un rôle essentiel dans l'architecture du paysage urbain. Maintes descriptions faisant référence à la présence des cours et des jardins nous permettent la reconstruction de l'image de la ville aux aubes du XIXe siècle. Ainsi Frédéric Damé, en parlant du Bucarest de XVIIIe siècle décrit des espaces vides occupés par des vergers, des vignes et des terrains vagues, clairsemés par des huttes, des cabanes et des maisonnettes, séparées

par des carrières de sable et des marécages, au bon milieu desquels se dressaient les tas de fumier des écuries des boyards et affirme que Bucarest donnait plutôt l'impression d'une forêt d'arbres imposants et touffus parmi lesquels brillaient les croix dorées d'une centaine de grandes et de petites églises. Vers le milieu du XIXe siècle un autre français, François Recordon, trouve des bâtiments parsemés dans une grande forêt et il est surpris de savoir que c'y est en fait Bucarest, ville que pourrait être comparée plutôt avec un jardin qu'avec une ville habituelle de l'Europe. Les plans, les gravures ou les photographies représentant la cité bucarestoise nous montre, jusque vers la fin du XIXe siècle, une ville dominées plutôt par la végétation que par les bâtiments. D'ici l'image de *capitale - forêt* proposée par Dolores Toma.² Cette image de „ville-forêt, qui a perduré jusqu'au XIXe siècle³, a alimenté plusieurs études qui considèrent Bucarest mais aussi d'autres villes extra carpatiques comme des structures semi rurales⁴. Il est vrai que, selon beaucoup de définitions de l'urbain et de l'urbanité, Bucarest aura du mal à être considérée une ville. D'un autre côté, compte tenu des études sur les villages de Valachie, il faut aussi infirmer l'hypothèse de la ruralité de la structure bucarestoise, car l'espace rural du sud roumain est paradoxalement beaucoup plus dense, avec les maisons plus concentrées dans le foyer villageois qu'il était le cas pour le tissu urbain. « En revanche, la ville en tant que telle n'a pas une organisation hiérarchisée (formelle ou fonctionnelle). Une lecture phénoménologique démontre que Bucarest s'oppose au modèle urbain « traditionnel ». Il est un mélange de territoires superposés, imbriqués dans un puzzle tridimensionnel. Un même élément peut souvent être classé dans plusieurs groupements différents, les typologies se croisent en générant des hybrides, les modèles urbains et architecturaux subissent des variations jusqu'à la limite du détournement de leur sens originel»⁵.

Même si jusqu'au XVIIIe siècle l'occupation principale des bucarestois a été l'agriculture – chose étrange pour une ville – il y avait sans aucune doute une vie caractérisée par l'urbanité. Dans l'espace valaque la différence entre urbain et rural n'était pas donnée par la structure socioprofessionnelle, à l'instar des fréquentes descriptions des villes occidentales (agriculture au village, métiers et commerces à la ville), mais par le statut des citoyens. Si dans les villages les habitants étaient liées (juridiquement) à la terre, les citoyens étaient de « hommes libres », différence typique d'ailleurs aussi pour les villes occidentales du Moyen Âge⁶. Ni l'agriculture urbaine n'est pas un élément spécifique pour Bucarest ou pour d'autres villes balkaniques, car les villes de

L'Occident moyenâgeux avaient aussi des terres agricoles entre leurs murs. La différence est due plutôt au mode d'évolution et à la vitesse des changements. Sans fortifications, interdites par la Sublime Porte, Bucarest n'a pas été contraint à une densification *in situ*, sur un espace strictement délimité, ce qui a favorisé une extension incontrôlable et a permis le maintien des terres agricoles à l'intérieur de la ville. Si dans les villes occidentales les vides disparaissent vers le milieu du Moyen Âge, Bucarest s'individualise par une préservation des faibles densités jusque vers la fin du XIXe siècle.

Dans ce contexte, le jardin a joué un rôle déterminant dans la structuration de l'espace urbain bucarestois par une double action : il est devenu un élément dominant du territoire et aussi un élément vital de la vie socio-économique. Les géants jardins bucarestois, véritables grandes propriétés foncières étalées sur tout le territoire, dominent le paysage urbain, ce qui fait plusieurs voyageurs à décrire la ville comme un immense jardin, une cité noyée dans la verdure⁷. Ces espaces végétaux démesurés font de Bucarest une ville inhabituelle, une étendue de maisons parsemées parmi des vergers, des vignes, des jardins et des marécages. Depuis toujours d'ailleurs la superficie de la ville a été perçue comme exagérée... En 1906 Damé parla d'une ville de laquelle les champs commencent à se retirer du cœur urbain mais qui reste six fois plus étalée qu'il fallait, fait qui l'empêchait d'avoir des rues bien pavées, un bon éclairage public et de superbes jardins (sic !). Il critiqua aussi le manque de décisions pour limiter la ville.⁸

Ces grandes superficies agricoles de Bucarest appartenaient pour l'essentiel à la haute aristocratie, le reste étant partagé entre ses habitants, qui géraient les terres soit individuellement soit en commun. En 1886, Le Cler remarquait cet espace urbain atypique où „à l'exception de deux ou trois rues où les maisons sont jointives, les habitations sont parsemées, isolées, positionnées entre la cour et le jardin. Le terrain perdu occupe neuf dixièmes de la superficie totale. Chaque famille, même les plus pauvres, possèdent une maison individuelle". Selon la description de Le Cler les maisons (en fait des huttes pour la plupart), même les plus petites, étaient accompagnées par une cour et un jardin. Les familles plus aisées pouvaient avoir aussi d'autres propriétés, éparpillées dans la ville, loin de leur propre maison.

Même à la fin du XIXe siècle „la superficie occupée par des maisons était de 423 hectares, celle des places publiques et des rues de 251 hectares, les vergers et les cultures maraîchères couvraient autres 717

hectares”⁹. Les terrains considérés agricoles occupaient donc plus de la moitié de la superficie totale de la ville, dans les conditions où la superficie calculée pour les maisons incluait aussi les cours et les jardins, ce qui nous donne une immense étendue végétale.

A côté des vastes terres agricoles (vergers, vignes, champs, cultures maraîchères), cette mer végétale comptait aussi des aires naturelles (des îlots de forêt restées au cœur de la ville, des marécages envahis par la végétation spécifique) et des jardins fleuris. Bien que plusieurs statistiques nous donnent des superficies de ces catégories d’utilisation du sol, la reconstitution d’une typologie des espaces végétaux de la cité est impossible car les différentes utilisations se superposaient et s’imbriquaient dans une mosaïque qui défiait tout essai de classification. On verra comment le verger était aussi jardin fleuri, comment parmi les parterres de fleurs se dressait la vigne, comment les arbres des anciennes forêts ombrageaient les jardins, comment les marais se faufilaient parmi les vergers et les vignes...

Le grand périmètre de la ville¹⁰ et son extension insensée ont toujours préoccupé ses princes régnants et plus tard ses édiles. Le plus souvent les tentatives de limitation de la croissance urbaine extensive ont lamentablement échoué. La modernisation de la ville sera liée surtout au contrôle de cette expansion perpétuelle et, de façon inhérente, à sa densification. Cette croissance de la ville a été remarquée aussi par Frédéric Damé ainsi que l’accumulation de richesses, la montée du prix des terrains et le rythme de construction¹¹.

Evidemment, les premières terres sacrifiées à la densification ont été les terres arables, les vignes et les vergers¹². Elles seront secondées par les grands jardins des maisons et surtout les *maidane*¹³, vus par les défenseurs de la modernisation urbaine comme inutiles, insalubres ou... sans vie (!)¹⁴. La transformation de Bucarest dans une capitale européenne moderne a été payée au prix lourd de la disparition successive et rapide de grands espaces plantés. Comme le remarquait déjà Frédéric Damé, la diminution en nombre et en surface des jardins a profondément changé la vie quotidienne, la façon d’habiter la ville et les habitudes des bucarestois. Si 30 ans avant la parution de son livre toute la classe moyenne avait des vignes autour de Bucarest, où les gens venaient passer leurs dimanches avec les amis, avec le *taraf*... même pour deux semaines parfois, toute cela venait de disparaître¹⁵.

La modernisation connue par Bucarest au fil du XXe siècle a radicalement modifié le rôle et a fortement réduit la place importante jouée

par le jardin dans la structuration de la ville. La réduction sévère de leur superficie a imposé aussi une transformation de leur nature et a produit d'autres modes d'utilisation. Le changement des pratiques spécifiques des habitants dans le cadre des jardins a été induit simultanément par la diminution de leur superficie et par la modernisation de la société bucarestoise. Cette double modernisation, de la ville et de la société, a deux principaux moteurs : d'une part les politiques urbaines (on reviendra sur le sujet) et de l'autre part le désir des habitants d'adopter un nouveau modèle culturel, la mode occidentale.

2. L'évolution des jardins : de la terre agricole au jardin « décoratif »

Mais qu'est-ce que c'était que cette vie bucarestoise rappelée par Damé ? Quel rôle ont joué les jardins, les vignes et les vergers dans le quotidien des Bucarestois ? Il n'y a pas trop de documents capables à nous aider à formuler une réponse exhaustive à cette question et il ne nous reste qu'à composer avec des bribes d'information diverses, car l'effort vaut la chandelle.

Il est très difficile d'esquisser un cadre général, administratif ou méthodologique, pour encadrer la problématique. La distinction officielle entre les jardins publics et les jardins privés, bien que claire du point de vue de la propriété, l'est moins en ce qui concerne leur usage. Ainsi, une bonne partie des jardins des boyards était fréquentée par toute la communauté bucarestoise. Quand Ulysse de Marsillac dénombrait en 1877 jusqu'à 60 jardins publics à Bucarest, il faut imaginer que plusieurs étaient en fait des jardins privés ouverts au public car à cette époque, comme à présent d'ailleurs, il n'y avait pas trop de jardins vraiment publics (Kiseleff, Cişmigiu, Icoanei...). En fait, la seule condition pour qu'un jardin soit « public » ne venait pas du type de propriété sur le terrain, mais de sa dimension et, bien sûr, de la bienveillance du propriétaire. Qui plus est, ce qu'on appelle « jardin » à Bucarest ne correspond pas de façon nécessaire à ce qu'on appelle « jardin » dans la culture occidentale. Comme à présent, le jardin bucarestois n'était pas seulement un lieu de promenade, où les habitants viennent pour voir et pour être vus, se promenant parmi des parterres bien entretenus et au long des alignements d'arbres tondu selon les canons de l'horticulture, mais plutôt des lieux où les bucarestois, toute classe sociale confondue, sortaient pour voir et

être vus parmi des terrasses à bière, des balançoires, des lieux de pique-nique... Selon Dolores Toma à Bucarest „le jardin a été vu plus comme un endroit pour faire la fête et moins qu'un endroit de la rêverie”¹⁶. Le principe du jardin de Bucarest est celui d'une immersion pleine de gaieté dans la nature et pas celui de l'art du contrôle et du raffinement exercé sur ce que la raison a considéré comme désordre et manque d'équilibre esthétique. On reviendra plus tard sur l'esthétique du jardin.

Si la pensée occidentale a rendu le jardin comme un exemple, une démonstration de la capacité raisonnée de l'homme à contrôler, à dominer et à « réparer » la nature, le jardin roumain est soit un coin de nature soit un espace végétal (verger, vigne, jardin fleuri avec des arbres) où tout est immersion et non pas contemplation. En regardant de plus près on peut définir Bucarest comme « une ville d'été », et je comprends par là une ville dont la vie explose avec l'arrivée de la saison estivale. En hiver, les gens se renferment dans leurs maisons, tout comme ils s'enfermaient au XVIIIe dans leurs huttes ou dans leurs palais¹⁷ tandis qu'en été la vie urbaine envahit les espaces ouverts de la ville : cours, jardins, rues, parcs, terrasses... et quand je parle de la vie de la ville je pense à tout ce que cela suppose, des plus « privés » des gestes jusqu'à la chose publique.

Si Andrei Pleșu voyait le jardin comme une *nature - living-room*¹⁸ j'irais encore plus loin, définissant la ville toute entière comme une *nature-maison* car au-delà de leur caractère de salon, avec la première brise du printemps tous les jardins, toutes les rues et tous les *maidane* deviennent des chambres à coucher, des bureaux, des bibliothèques, des salles de bain, des cuisines, des ateliers, des salons de coiffure ... Cette imbrication fonctionnelle de l'espace public avec l'espace privé reste encore spécifique pour les vieux cartiers bucarestois. « Il n'est pas possible de séparer sans équivoque l'espace public de l'espace privé : des lieux au statut incertain côtoient souvent des cours accessibles aux regards malgré leur statut privé ou encore des espaces publics appropriés de manière illicite par les habitants. »¹⁹. Un exemple pittoresque est donné par Paul Emil Miclescu qui parle de la mahala Mandritului où, au printemps :

« Ils sortaient dans les ruelles tout ce qu'ils avaient dans leurs maisons pour dépoussiérer et toujours dans les ruelles ils donnaient le bain à leurs enfants à la veille des fêtes. Je me rappelle encore de la dame du tenant du bistrot du coin qui sortait dans la rue pour laver ses cheveux, restant penchée, avec ses mains sur les genoux, avec les cheveux collés sur ses

joues, mi nue, avec des nichons de chèvre qui penchaient vers le pavé, attendant son mari lui verser de l'eau pour enlever l'écume. »²⁰

Dans cette « ville d'été », les jardins et les autres territoires végétaux devenaient le cœur de la cité. La bourgeoisie se promenait sur la Chaussée de Kiseleff ou dans Cișmigiu, le peuple choisissait le carrousel de Dealul Spirii ou bien allait boire un verre de vin ou de la bière dans le jardin de Ghica de Colentina et tout le monde, du riche au pauvre, passait l'été dans la cour ou dans le jardin de la maison. Les dames emménageaient dans la cuisine d'été, les messieurs prenaient place sous la voûte de vigne et les enfants cherchaient abri dans les coins ombragés de la cour...

La disparition des jardins à fonction notamment utilitaire sous le rouleau compresseur de la modernisation de la capitale n'est pas provoquée seulement par le traçage de nouvelles rues et par la densification, mais même les jardins non atteints par les démolitions ou constructions changent radicalement de caractère. Ainsi, en comparant les plans de 1852 et de 1899, on se rend vite compte du fait de l'apparition dans les *mahala* de la ville des jardins réalisés selon la « science horticole » conformes aux modèles italien, français, allemand ou anglais.

Pour le centre de Bucarest, la plupart de ces jardins est apparue à la fin du XIXe siècle, notamment au long du nouveau boulevard Colței ou tout au long de Calea Victoriei. L'apparition des nouveaux jardins est déterminée aussi par les modèles imposés à travers l'aménagement des jardins publics. Ainsi, le jardin Kiseleff et le parc Cișmigiu sont aménagés après 1843 par le paysagiste autrichien Carl Friedrich Wilhelm Meyer, accompagné par son jardinier, Frantz Harrer. Si pour le premier jardin, dont l'aménagement avait été initié par Mavrogheni, Meyer applique tout son savoir sur le paysage, pour le jardin de Cișmigiu, suite au choc ressenti quant à la façon dont les bucarestois pratiquent les jardins publics, il essaye une adaptation du modèle occidental aux exigences de la société roumaine, tenant compte aussi de ses goûts pour les plantes. Rică Marcus se trompe considérant que l'œuvre de Meyer « portait l'empreinte des possibilités matérielles relativement réduites du pays et reflétait les idées romantiques de l'époque. La végétation était composée notamment par des espèces indigènes, laissées à se développer librement, peu de fleurs et beaucoup de poussière »²¹. Il ne s'agit guère de limites matérielles, mais d'une vraie option, clairement exprimée dans le journal du grand paysagiste. Ultérieurement, à la lumière du modèle occidental, Rebhun va modifier radicalement le projet de Meyer, remplaçant – malgré

les protestations des habitants et des édiles – les anciens alignements de peupliers avec des parterres, selon le modèle français. Les fleurs autochtones disparaissent petit à petit et les platanes font leur apparition. La façon dont les jardins réalisés par Mayer ont évolué sous la baguette de Rebhun illustre d'une certaine manière « le conflit » entre le jardin traditionnel et celui d'inspiration occidentale.

Comme une parenthèse, on remarquera ici le fait que l'histoire des parcs et des jardins roumains étudie seulement les jardins géométriques, romantiques ou mixtes, réalisés selon les règles de l'esthétique occidentale et de l'horticulture scientifique. On reviendra sur ce « conflit esthétique ». Cette opposition renvoie aussi à l'évolution de la pensée et du discours de l'historien roumain Nicolae Iorga. En 1904 il écrivait :

« ...La rue Romană, dont la beauté décroît au fur et à mesure qu'on la longe, aboutit sur une ligne de *mahalale* qui ont résisté avec entêtement dans la partie opposée à la gare civilisatrice : la *mahala* Teilor et la *mahala* Icoanei qui, débutant avec des murs tout neufs, finissent dans des maisonnettes vieilles avec des clôtures pourries, avec l'auvent tombé sur les petits yeux des fenêtres, avec des hommes en pantoufles et des femmes avec les cheveux couverts et avec des meutes de chiens enragés qui défendent des voyous, jetés dans la rue par une civilisation trop rapide, l'avoir des gens qui tardent à utiliser l'argent gagné difficilement et bien caché »²².

Si dans ce discours pour la modernité on voit bien que les *mahala* sont méprisées par le grand historien, 35 années plus tard, peut-être suite aux premiers effets de cette modernité tellement attendue et tellement désirée mais qui avait massivement détruit le tissu urbain, Nicolae Iorga déplore les interventions agressives, étrangères à l'esprit de Bucarest, en remarquant la disparition d'une certaine façon d'habiter en harmonie avec les lieux²³.

Dans les jardins traditionnels, la végétation était liée soit à son caractère utilitaire (arbres fruitiers, plantes aromatiques, épices, légumes) soit à son caractère esthétique (les jardins fleuris situés devant les maisons). On ne peut pas affirmer la généralisation d'une séparation nette des deux caractères de la végétation (utile et beau) car le plus souvent dans le même jardin il y avait enchevêtrement, juxtaposition ou superposition entre les plantes de différentes fonctionnalités. Même dans le registre sémantique on peut remarquer l'absence de différenciation entre le jardin et le potager, comme par exemple dans la langue française. Jusqu'au XIXe siècle, l'idée

de « plante ornementale » a été étrangère au jardin bucarestois. Mais quelles étaient les espèces dominantes ?

Tout comme pour les plantes utilitaires, les fleurs étaient les mêmes que pour les jardins des campagnes : fleurs de champ, perce-neige, lys, narcisses, belles de jour, géranium, hélianthe, hémérocalle, oeillet d'Inde mais aussi camomille, pissenlit, chélidoine (considérées des mauvaises herbes selon les règles de l'horticulture, malgré leurs qualités thérapeutiques). Par contre, pour le jardin traditionnel, le gazon, la haie bien taillée, les formes géométriques précises étaient complètement étrangers.

La mode occidentale apporte la géométrie savante des jardins français ou italiens, les courbes romantiques du parc anglais et bien sûr, partiellement, la végétation qui va avec. Pour les plantes l'importation n'a été que partielle car, contrairement à la géométrie, elles sont très sensibles au climat local, qui en a chassé une partie sans droit d'appel. C'est ainsi que dans les jardins et les squares réalisés par des jardiniers italiens la silhouette longiligne des cyprès est remplacée avec la silhouette élancée des peupliers (bien sûr des peupliers pyramidaux italiens et pas de peupliers du coin !), tandis que l'allure des oliviers est suggérée timidement par les saules ou par des noisetiers.

Les alignements plantés au long des boulevards obéissent à la même loi et des espèces appartenant à l'arboriculture ornementale deviennent dominantes. Ainsi « à la fin du XIXe siècle, on avait utilisé plusieurs essences pour les boulevards bucarestois. Sur le boulevard Carol Ier, il y avait en grand partie des châtaigniers, sur le boulevard Neatârării – des peupliers, sur le boulevard Colței – des tilleuls, sur le boulevard Academiei [Regina Elisabeta et Mihail Kogălniceanu] – des sycomores et des ormes. »²⁴. Aucune référence sur les arbres classiques des jardins de Bucarest, comme les acacias, les noyers, les chênes, les mûriers, les griottiers... L'ordre et l'uniformité est la principale préoccupation : les alignements doivent être composés d'une seule espèce d'arbres, pas comme sur les petites ruelles des *mahala* où les habitants plantaient devant leurs maisons ce que bon leur semblait et où des arbres très divers peuvent apparaître et se développer au gré du hasard.

Une multitude de plantes s'imposent de plus en plus dans les jardins roumains de l'époque, fait révélé par les traités d'horticulture et de floriculture mais aussi par l'offre des boutiques spécialisées, adaptées au goût de la période. Très à la mode étaient par exemple tous genres de roses²⁵ et Constantin Negruzzi parle des prix à couper le souffle qu'on

devait payer pour les tulipes des Pays Bas²⁶. Le buis, qui existait aussi dans les jardins traditionnels, s'alignait sous la forme de clôture de *buxus*. Les plus importantes pépinières étaient la propriété d'horticulteurs étrangers, comme les frères Leyvraz, puis Schneider, Rudolf, Wastelli, Frantz. Le jardinier Laurent « essayait à convaincre le public à ne plus utiliser pour les « plantations » et pour les « jardins de luxe » d'arbres communs mais des platanes, tant pour leur robustesse que pour leur « formes » »²⁷.

On peut aussi remarquer une sorte de résistance à la mode occidentale et une adaptation de l'offre horticole à la demande du marché bucarestois. Ainsi, les pépinières offraient diverses variétés d'arbres fruitiers mais cette fois-ci pour leurs qualités « ornementales » et non pour leurs qualités « gustatives ». Ion Simionescu, l'auteur des *Excursii prin Cișmigiu*, « admirait les rond tracés mais se réjouissait du fait que les horticulteurs n'ont pas totalement imité « les plans dessinés dans les livres étrangers » et qu'ils ont utilisé ... « armoises, œillets d'Inde, sceau de Salomon où d'autres diverses sortes de mauvaises herbes », en créant ainsi « un décor splendide et varié »²⁸. Constantin Negruzzi publie en 1867 *Flora română* où, sous la forme d'un échange de lettres entre Onisim Cernetețel et Angelica Florineasa, fait une description des plantes autochtones dont il souligne la beauté et recommande leur utilisation dans les jardins à la place des plantes importées selon la mode étrangère²⁹.

C'est peut-être justement cette appréciation de la nature autochtone et des plantes à caractère utilitaire (mais pas seulement) qui a poussé Rică Marius à faire l'affirmation selon laquelle en Moldavie et en Valachie n'ont jamais existé de vrais jardins car :

« Jusque tard dans le XVIIIe siècle – à très rares exceptions – les jardins ont un évident caractère utilitaire, occupent des superficies minimales et sont d'habitude aménagés dans les enceintes des monastères, à côté des édifices religieux dans les villes ou autour des maisons de la classe aisée. Les exemples connus pour la période, dans toutes les trois régions, n'ont jamais eu le caractère public des jardins urbains qu'on connaît de nos jours³⁰ ».

3. Le jardin bucarestois – un autre modèle esthétique ?

Le refus récurrent de regarder les jardins bucarestois comme de « vrais » jardins est une attitude fondée sur une construction de la modernité en opposition avec les traditions, mais d'une modernité de Bucarest

construite – comme toutes les modernités de chez nous – sur la base d'un modèle externe qui, au-delà de l'opposition moderne/traditionnel, vient ajouter encore une, de type allochtone/autochtone. Sauf que ce qui était « beau » à Bucarest n'était pas « beau » à Paris, Vienne ou Londres. Pourtant, avec ce type de modernisation, le « beau » dans la perspective roumaine a déménagé durablement à Paris, où habite encore aujourd'hui, car Bucarest, ou au moins une partie de Bucarest rêve encore d'être « le Petit Paris ».

Les différences entre le modèle du jardin occidental, qu'il soit classique français ou paysagère anglais, et le modèle du jardin roumain (si on peut parler de modèle dans le sens d'une construction culturelle et intellectuelle « consciente ») sont soulignées dans les multiples réactions des voyageurs étrangers devant les jardins bucarestois, comme par exemple celle exprimée en 1786 par Lady Elisabeth Craven vis-à-vis du jardin « anglais » du boyard Dudescu, qui lui ressemblait « encore plus piètre que celui d'un prêtre de campagne de son pays »³¹. Pareillement, Wilkinson décrit le jardin du boyard Văcărescu comme « une sorte de parc » qui, même s'il avait « tous les embellissements possibles » n'arrivait pas à la hauteur d'un vrai parc. Ces opinions ne sont pas nécessairement dues au « manques » des jardins bucarestois mais plutôt à une certaine façon de lecture du paysage calée sur le modèle culturel du pays d'origine des voyageurs. Les mêmes jardins laissent de très agréables impressions à une longue série de voyageurs, comme par exemple à Lassale³² et, plus tôt, à Paul d'Alep ou à Evlia Celebi. Richard Kunisch, un jeune Allemand qui a fait vers 1860 un voyage dans l'Orient, et qui est resté un certain temps à Bucarest, affirme que « mis à part Alger, aucune autre place ne devrait être recommandée [au voyageur] plus que Bucarest ». Car Bucarest est une ville qui appartient « au monde dépourvu de culture » et « la culture fine nivelle et écarte les éléments caractéristiques, surtout celle qui sortent en évidence comme telles, qui affichent la prétention d'être singulières ». Bucarest n'appartient pas à ce genre de métropoles européennes où « si on a vu une on connaît toutes les autres » ; il est encore marqué par de « contrastes crus », par la « singularité », c'est « une association piquante de contrastes »³³.

Cette utilisation intensive et extensive des jardins n'implique pourtant pas l'absence des préoccupations esthétiques mais il est évident que l'esthétique traditionnelle de Bucarest ne part pas des valeurs de « la raison créatrice » mais du modèle de la nature même. C'est une esthétique qui ne perd jamais ses dimensions utilitaires, fait qui semble contradictoire vu de

la perspective de la philosophie occidentale pour laquelle la satisfaction esthétique ne peut pas intervenir que dans les conditions de l'absence des relations pragmatiques, utilitaires.

Dans le contexte de cette philosophie, Raymond Williams³⁴ affirmait que « *une terre qu'on travaille n'est presque jamais un paysage* ». Selon Williams, l'expérience du paysage exige un observateur averti, qui puisse transformer le regard en contemplation, en expérience consciente, tributaire à des modèles culturels assimilés. Dans l'espace rural, cette expérience n'est accessible qu'au « propriétaire conscient », celui qui a pu inventer la construction élitiste des paysages (*landscaping*) sur des terroirs jusque là « vulgaires ». D'ailleurs Norbert Elias considérait que la responsable c'est « *la curialisation et l'urbanisation, si les champs et les villages, les prés et les montagnes apparaissaient, par contraste, comme un spectacle qui se déroule au loin... (...) L'urbanisation, la monétisation, la commercialisation, la curialisation sont les processus partiels d'une transformation globale, qui fait que les hommes qui la subissent regardent la « nature » de plus en plus comme « paysage », comme « monde des objets », comme « objet de la connaissance* ». ³⁵ Comment donc peut-on imaginer la relation entre la société bucarestoise avec ses espaces, avec ses jardins ?

On peut donc se demander sur l'existence d'une relation esthétique entre le bucarestois et son jardin car, comme on l'a vu déjà, il semble que l'utilité est la dominante. Avant de continuer, je ne peux pas passer à côté d'un petit paradoxe, que je veux signaler : pendant que le français *paysage*, l'anglais *landscape* et l'allemand *lanschaft* ont clairement une connotation *sociale* et *utilitaire*, renvoyant à l'idée de terre travaillée, le roumain *priveștiște* (vue) rappelle plutôt la contemplation, le regard porté sur l'espace !...

Comment expliquer alors la relation avec le jardin dans le contexte européen ? Le jardin est décrit comme *priveștiște* (vue), comme « *loc de priveală* » (lieu de regard), lieu de fête pour l'œil, lieu de joie pour l'être regardant. Voilà l'énumération des plus beaux endroits de Bucarest faite par Iosif Genilie:

« Le Filaret, où il y a la plus belle et la plus enchantée des promenades et de rassemblement en automne : pour le verdoyant des champs, pour la douceur de l'eau des sources et pour les vignes qui embellissent le sommet arqué de la colline... Les plus plaisantes promenades, surtout en été... sont... Belvederea, c'est-à-dire Bellevue, pour sa position à côté

de Dîmbovița, ses vergers et ses champs fleuris..., Băneasa, visitée pour la beauté de sa claire forêt, avec des grands chênes épais parmi lesquels s'entrecroisent les rayons de lumière, avec une grande parade en 1832..., celle du pont de Mogoșoi avec son allée longue d'un quart d'heure et large de dix pas, avec ses trois chemins parmi les tilleuls, commencée en 1832 et pas encore achevée, et qui passe à travers un très beau champs large ...³⁶ ».

Comme on peut le remarquer, il n'y a pas de hiérarchie dans la beauté : la même admiration pour les forêts, pour les parcs, pour les jardins mais aussi pour les champs et pour les vignes sur les collines. Il n'y a aucune hiérarchisation esthétique, aucune primauté « du travail et du soin occidental » sur le travail des paysans et des habitants ou sur les dons de la nature et de Dieu. Et qu'est-ce qu'on peut voir de Belvedere sinon la ville ? :

« A l'intérieur de Bucarest presque toutes les maisons sont dans un jardin plein d'arbres, de fleurs et d'herbes qui donnent l'impression, surtout en été, d'un grand et vieux forêt et de la plus belle image d'une capitale qui, avec la plénitude de sa générosité, avec ses fruits et ses promenades délicieuses, devient une véritable cité du bonheur ...³⁷ ».

L'admiration et la joie provoquée au regard du promeneur sont liées également à « l'esthétique » et à « l'utilitaire ». La ville était belle pour le regard **parce qu'**elle était fournisseur de biens et de plaisir, elle était utile et plaisante en même temps. Est-ce qu'on peut alors parler d'un type d'esthétique qui n'exclut pas la relation utilitaire avec l'objet générateur d'admiration et d'enchantement ? En fait, le jardin bucarestois fait partie de ces jardins « proto paysagères » du Moyen Âge. Si l'art moderne du paysage est apparu avec la perspective, science du regard sur l'espace, les jardins ont existé depuis toujours car ils ont fait partie intrinsèque de l'habitat humain. Si le paysage a une dimension esthétique évidente, je jardin joue le double langage du plaisir (l'esthétique) et du fonctionnel (l'utilité).

« Le problème réside dans la naissance d'un « sentiment esthétique » du paysage qui se détache, à l'époque moderne, de la théorie philosophique, c'est-à-dire de cette théorie du cosmos où l'homme et la nature font partie d'une seule et unique totalité. Le paysage devient à présent une **partie** étrangère. Entre l'ancien et le moderne se consomme le divorce qui conduit

à l'« intérêt sentimental » des modernes pour les scènes naturelles, comme l'avait remarqué Schiller, surpris par l'absence de ce sentiment chez les Anciens³⁸ ».

Il n'est peut être possible qu'aujourd'hui, quand la théorie du paysage a connu des renversements importants et quand l'anthropologie et la géographie humaine influencent les recherches dans le domaine du paysage que l'on puisse récupérer l'esthétique de ce jardin sauvage qu'a été le jardin bucarestois. La dimension vernaculaire du paysage, largement détaillée par J. B. Jackson dans son œuvre, est capable de construire une approche anthropologique et esthétique entièrement nouvelle de ces jardins, prenant en considération toute l'importance de la communauté dans sa construction. Voilà une des voies possibles, ouvertes par cette étude.

Si le paysage est un produit social et culturel, faisant partie d'un corpus d'œuvres valorisées (dans le sens de la culture « élitiste ») et aussi du quotidien de la culture populaire (dans le sens donné par de Certeau, 1990), il ne peut pas être considéré comme résultat exclusif d'un projet officiel. Le paysage urbain n'est pas que le résultat d'une unique construction technocratique d'un espace composé selon des règles et des recettes correspondant à un urbanisme strict, tributaire à un certain « goût de l'époque ». Même si la ville fait l'objet d'une construction politique et édilitaire professionnelle, son utilisation quotidienne la fait entrer, de façon inhérente, dans le champ de la culture populaire. Je me propose donc d'effleurer le problème des confrontations entre les projets éditaires et les pratiques quotidiennes dans l'espace des jardins.

4. Les réglementations modernes (1831 – 1939) et les jardins bucarestois

La volonté de moderniser la ville est reflétée par une longue série de lois et de réglementations urbaines censées à transformer radicalement la structure urbaine. Une première loi a concerné l'établissement des limites pour le périmètre urbain et l'installation de barrières par Alexandru Ipsilanti (1774–1782). Il ne s'agit pas de la première tentative de réglementation mais c'est la première fois que la mesure est intégrée dans tout un système de règles concernant l'administration de la cité. A l'instar d'autres essais, l'initiative d'Ipsilanti n'a pas eu un très grand succès³⁹.

Le Règlement pour l'état de la santé et pour la surveillance de la politique de Bucarest, précédant de quelques jours le *Règlement organique* (1831), reprend le problème de limiter la croissance de Bucarest, toujours sans succès, mais parmi ses prescriptions on peut dénombrer des travaux d'embellissement : création des espaces publics, alignements des rues, drainage des étangs et assainissement des marécages, traçage de nouvelles rues et alignement des maisons par rapport à la rue. Ces idées auront un impact important sur les cours et sur les jardins des Bucarestois mais aussi sur les *maidane*. Les cours devant les maisons disparaissent avec l'alignement des maisons, les *maidane* et les jardins sont coupés (Viesparilor) ou limités (Precupeții Vechi, Radu de la Afumați) par des rues nouvelles passant derrière les propriétés⁴⁰. L'analyse des intentions des administrations reflète le désir de densification de la ville, vue comme principal moteur de la modernisation urbaine.

Une loi essentielle pour la densification fut *Le Règlement pour l'ouverture de nouvelles rues dans la capitale* de 1856, qui donnait la possibilité du traçage de nouvelles voies privées (les rues plus longues de 100 mètres devaient avoir une largeur de 10 mètres) et qui prévoyait la construction des trottoirs, la mise en place de l'éclairage public et du système qui devrait assurer l'hygiène urbaine. La promulgation du Règlement a été accompagnée par l'arrivée d'un nouveau instrument de travail, essentiel pour la planification urbaine : le premier plan topographique et cadastral de la ville, réalisé par le baron Rudolf von Boroczyn. La réalisation du plan avait débuté en 1846 et publié en 1852, avec toutes les actualisations disponibles et rendues nécessaire par le grand incendie de 1847. On peut affirmer que ce dernier Règlement a déterminé une série de transformations radicales du tissu urbain, permettant le lotissement des grandes surfaces, leur passage du statut « agricole » au statut « urbain » (l'utilisation des terres pour l'agriculture avait été déclarée anti urbaine).

L'étude des *catagrafii* (recensements) de 1831, 1838 et 1860 démontre les effets de ces lois, surtout que pendant cette période les limites de la ville restent relativement immobiles. Ainsi, en 1831 la ville avait „80 *mahala*, avec 9342 maisons, pour 53 888 de personnes (28 419 hommes et 25 469 femmes)”; en 1838 on retrouve 81 *mahala*, avec 10601 maisons et 63644 habitants. Si pour cette courte période on peut remarquer une relative stagnation de la ville, le recensement de 1860 donnait l'image d'une nouvelle ville, trouvant « à Bucarest 16263 maisons en dur, 2184 maisons en bois et 4992 de bâtiments mixtes pour une population de 121734

habitants, dont environ 9000 étaient Tsiganes. Selon les professions, 67482 étaient encore des agriculteurs ou activaient dans des professions libérales, 30399 étaient des artisans, 769 des *fabricants* et 23089 des *commerçants* (dans ces catégories sont inclus aussi les 13940 de *servants*) »⁴¹.

A ce dernier recensement on observe plus qu'un doublement du nombre de bâtisses et presque un doublement de la population. Cette dynamique a été accompagnée aussi par une modification radicale des techniques de construction et de la façon d'habiter, fait révélé par le grand nombre – quasiment toutes les nouvelles habitations – de constructions en dur (briques, pierre), conformément à la loi⁴².

« En général on observe une tendance de renouvellement et d'embellissement. L'abbé Domenico Zanelli, qui visite Bucarest en 1841, après avoir montré que « certains quartiers sont élégants, les rues bien pavées, avec de grandes maisons et des boutiques exposant les marchandises dans de très beaux étalages... » affirme que « la ville devient de plus en plus belle et d'ici quelques années deviendra une des plus importantes villes de l'Orient ». Une impression semblable nous parvient du voyageur français H. Desprez, qui, en 1847, écrit qu'à Bucarest « on se sent pris dans l'agitation d'une grande ville et on peut constater tous les signes d'une civilisation naissante... A côté des maisons éparpillées comme dans un grand village, de riches magasins et de somptueuses résidences particulières apparaissent chaque jour... et ainsi, au fil des jours qui passent, la capitale de la Valachie perd son caractère oriental et prend l'aspect des villes de l'Occident ». Mais cette impression de « ville occidentale » est valable seulement pour le centre ville, pour la partie habitée par les riches, par les boyards et les bourgeois les plus aisés ; c'est ici que les rues sont pavées avec de la pierre et les fontaines fournissent de l'eau filtrée ; c'est ici qu'on trouve les grandes maisons et les magasins de luxe ; le reste de la ville, les *mahala*, ne diffèrent guère du point de vue édilitaire de ce qu'elles étaient auparavant⁴³ ».

Vu les règlements et les lois promulguées et appliquées en 1831 et 1847 on peut parler d'une certaine continuité et d'une certaine stabilité de la politique urbaine et de la ville en général. Par contre, la société bucarestois était très active et subit d'importantes modifications. La bourgeoisie, les commerçants et les fonctionnaires jouent un rôle de plus en plus important. Bucarest devient à tour de rôle la capitale des Principautés Unies puis du nouveau Royaume de Roumanie. La ville s'industrialise mais les intérêts politiques multiples ne semblent influencer sur la cohérence et

sur la continuité de la législation urbaine. L'effervescence sociale facilité l'importation de modes et d'habitudes venues d'ailleurs et le social se combine avec l'économique dans un cocktail propice à l'essor urbain. On peut ainsi dire que, pour le contexte historique décrit, les premières interventions concertées dans le tissu d'une ville pleine de poussière et de montagnes de boue, en fonction de saison, ont été imposées par un projet politique visant une émancipation et une modernisation générale et ont eu aussi l'accord enthousiasmé d'une population avide de modernité et de modernisation⁴⁴. Dans cette période ont été construits les premiers jardins publics : Kisseleff et Cișmigiu⁴⁵.

Un autre moment important dans la modernisation de la ville a été la sécularisation des avoirs des églises et des monastères, le 13 décembre 1863, suite à une loi adoptée malgré les oppositions internationales (notamment des Grecs, qui contrôlaient les avoirs provenus des Principautés). La sécularisation a permis le passage vers la propriété privée ou de l'État de nombreux terrains bucarestois car la ville avait été bâtie en grande partie sur les anciens terrains vagues des monastères.

« Entre 1866 et 1877 la population connaît une croissance de 15 302 personnes (de 162 000 à 177 302 habitants), c'est-à-dire avec en moyenne 1 391 personnes par an ; c'est très peu en comparaison avec les décennies suivantes. (...) Simultanément à l'augmentation du nombre de Bucarestois, croît aussi le nombre de maisons. Selon les statistiques, en 1878 il y avait dans la capitale 31 037 maisons, les plus nombreuses dans la couleur Noir⁴⁶: 5.681; après venait la couleur Bleu, avec 5.175, ensuite le Jaune, avec 4.857, le Vert, avec 3.891 et à la fin le Rouge, c'est-à-dire le centre commercial, avec seulement 1.430. Entre 1850 et 1860 on avait construit 3.673 immeubles, entre 1860 et 1870, 3.730, et entre 1870 et 1880, seulement 1.889⁴⁷ ».

Le *Règlement sur la salubrité des constructions et des logements* (élaboré en 1876 par le docteur Félix mais promulgué plus tard, en 1878), qui détaillait la méthodologie d'application de la *Loi pour l'organisation du service sanitaire* de 1874, contient une série de normes hygiéniques sans précédent dans la législation bucarestois et aura un impact très important sur l'avenir des cours et des jardins⁴⁸. Parmi ces règles, une des plus importantes concerne l'obligation du pavage des cours. Ainsi « *la cour sera nivelée et couverte systématiquement avec du pavage en pierre, en gravier, en asphalte ou en bois...* », ce qui interdisait donc l'usage agricole des cours urbaines. Une autre norme induit l'obligation

de l'existence des clôtures autour des propriétés tandis qu'une autre vise l'obligation des équipements sanitaires pour les logements (une toilette par étage pour les maisons unifamiliales et une par appartement pour les habitations collectives) et pour les bâtiments d'utilité publique (des théâtres et des musées jusqu'aux bistrots de quartier). Cette norme du règlement aura aussi un impact important sur la configuration des cours et sur leur utilisation. Une grande partie des bâtiments ont connu des extensions avec « des corps d'eau » destinées aux groupes sanitaires ; les latrines du fond des cours ont lentement disparu (mais pas totalement). Si, suite au Règlement de 1878, la plupart des latrines disparaissent, les cours ne seront pavées que très tard, voir jamais pour une grande partie. L'obligation de paver les cours est, pour l'époque, un signe très clair de volonté de modernisation, car cela revient à leur urbanisation par l'impossibilité de l'utilisation agricole, occupation considérée comme rétrograde et opposée au désir d'émancipation de la ville.

Le même Règlement prévoit un P.O.T. (pourcentage d'occupation du terrain) de 66% des surfaces, le reste étant réservé pour les cours. Il est évident que cette norme s'adresse plutôt au centre ville, le reste du territoire « souffrant » par de très faibles densités. Une grande partie des cours de *mahala* seront ainsi partagées dans des cours de superficie nettement moindre qu'auparavant. L'obligation de pavage des cours sera reprise par le maire Pache Protopopescu dans son *Règlement pour les constructions et les alignement* de 1890, qui, pour le secteur central, réduit encore l'espace destiné aux cours de 33 à 20%.

Promulgué en 1989, le *Règlement pour les constructions et les alignement* est visiblement inspiré, pour ne pas dire plagié, des décrets haussmanniens. Ce qui est intéressant c'est que l'imitation a été tempérée par l'ingénieur en chef de la ville, Alexandru Orăscu. Les discussions sur le règlement montrent le rapport existant entre le modèle désiré pour Bucarest, à savoir Paris, et les réalités de la vie locale. Si l'idée du tracé des grands boulevards et des nouveaux axes urbains est restée vivante après les discussions critiques sur la variante à la française, le rapport entre les bâtiments et les boulevards sera totalement différent. Ainsi, selon les normes parisiennes, le règlement voulait imposer des régimes d'hauteur variable, en fonction de la largeur des rues ce qui, en principe, aurait donné à la ville une autre silhouette. L'imposition d'un rapport H/L supra-unitaire aurait déterminé sur les grands boulevards, larges de plus de 20 mètres, l'apparition des bâtiments hauts de 6 étages. Plusieurs observations, critiquant le modèle d'évolution des villes occidentales, ont

abouti au rejet de cette vision, en faveur d'une autre, plus patriarcale. Les considérations ont porté sur « les intérêts financiers privés » et sur la spéculation immobilière, facteurs puissants de l'évolution verticale de la métropole parisienne, et ont insisté qu'à Bucarest le problème de la rentabilisation des terres fût encore éloigné. Une autre critique, apportée par le médecin en chef de la ville, a attiré l'attention sur les problèmes d'hygiène posés par les bâtiments d'une telle hauteur. L'observation la plus pertinente reste celle qui portait sur l'inadaptabilité de tels bâtiments à la façon d'habiter des Bucarestois, pour lesquels l'habitation collective était impensable, même pour des raisons sociales. Vu le fait que l'habitation unifamiliale était pratiquement la seule forme d'habitation bucarestoise (à l'exception où la pauvreté extrême déterminait la cohabitation de plusieurs familles), la hauteur imposée pour la plupart des rues sera finalement de 6 mètres ; elle pouvait être portée à 17 mètres (4 étages) sur les rues principales. Dans peu de temps les 6 mètres (qui permettait seulement des maisons sur terre) s'avèreront insuffisants pour ceux qui voulaient des maisons à étage, d'où les dépassement systématiques des normes officielles⁴⁹.

Toutes ces normes seront reprises presque à l'identique en 1890, quand on complète l'ensemble avec des détails concernant la construction de passages, avec des directives menant à une plus forte densification (pouvant aller jusqu'à 80% du terrain) et à la construction sur les grandes artères en régime de front continu, nouveauté pour la politique urbaine bucarestoise, penchée jusque là sur des maisons isolées. Une année plus tard, l'obligation de construction sur la ligne d'alignement de tous les bâtiments sera décrétée pour tout le centre ville, mais pas nécessairement en front continu, d'où la perduration d'une certaine configuration des rues et le maintien des jardins dans le cadre du paysage urbain.

Ce qui est paradoxal c'est qu'à la même époque où on imposait le pavage des cours commence le développement des lotissements conçus sur le principe de *garden-city* d'origine britannique, pour lequel les cours et les jardins jouaient un rôle emblématique. Cela nous mène à considérer le fait que la norme concernant le pavage des cours était adressée surtout aux cours des anciennes *mahala*, qui gardaient encore un caractère semi-agricole. La préoccupation des édiles à construire des jardins publics dans une ville très verdoyante peut toujours paraître un paradoxe: le Bucarest du début du XXe siècle possède toute une série d'espaces verts (Kiseleff, Cișmigiu, le Jardin Botanique, Cotroceni, le parc Carol, le parc National (Herăstrău). Ce dernier parc a été construit à partir d'un avant-projet réalisé

en 1912 par Eugène Pinard, jardinier-paysagiste français qui a publié en 1917 un livre sur *La Roumanie*, livre dans lequel il décrit Bucarest comme une ville jardin :

« La superficie de Bucarest est immense. Elle dépasse de beaucoup celle des villes occidentales ayant le même nombre d'habitants. C'est que la formation de la capitale fut toute différente de celle des autres villes métropolitaines. On parle beaucoup aujourd'hui des Cités-jardins. Bucarest est une vaste Cité-jardin ; et cela lui donne, du point de vue de la circulation de l'air et de l'insolation, des avantages dont, à notre connaissance, peu de villes peuvent bénéficier à un pareil degré. (...) Que Bucarest maintienne le plus longtemps possible ce type de ville, où l'hygiène a tout à gagner, puisque le soleil pénètre partout largement⁵⁰ ».

Si l'urbanisme de la charnière des siècles a été dominé par la coupe des grands boulevards, par la mise en place des jardins publics et d'autres travaux d'intérêt général, l'urbanisme de l'entre-deux-guerres sera dominé par la construction des « parcs », des quartiers de villas dessinés selon le modèle de la ville jardin devenue populaire dans l'Occident. Cette modification de la pensée urbaine glisse d'une politique d'embellissement, influencée à l'évidence par le modèle français, vers un urbanisme fonctionnel, fondé sur le zoning et sur une approche systématique de la ville, inspiré des politiques urbaines allemandes ou britanniques. Ce n'est pas par hasard que la figure phare de l'urbanisme de l'entre-deux-guerres, Cincinat Sfințescu, le réalisateur du plan d'urbanisme de 1921, était formé en Allemagne.

Les nouvelles zones résidentielles sont développées autour de la ville historique, avançant notamment vers le nord. Les nouveaux quartiers réalisés selon le modèle de la cité-jardin n'arrivent pas à densifier la ville, malgré le fait qu'on constate pour l'époque une continuité des préoccupations concernant la densification de la ville en général et du centre en particulier. Ainsi, la loi de Trancu-Iași, *Loi pour la promotion des constructions de bâtiments* de 1921 prévoit l'utilisation intensive des terrains par l'occupation des terrains libres avec de nouveaux bâtiments, la rehausse et/ou l'aménagement de logements dans les sous-sols des bâtiments existants qui le permettaient, etc. Ces nouveaux logements obtenus par la densification des lotissements devaient être « loués ou vendus aux ouvriers, aux fonctionnaires et aux retraités ». Une seconde loi initiée par Trancu-Iași est la *Loi pour la promotion des constructions*

de logements de 1927, loi qui définit des règles et des normes pour la réalisation de logements bon marché. « Les propriétaires possédant plus de deux terrains vagues d'une surface cumulée supérieure à 1000 m² (dans les grandes villes), étaient obligés soit à commencer la construction soit à les lotir. De même, les patrons des entreprises industrielles et les sociétés anonymes ayant un capital supérieur à 50 millions de lei étaient obligés à construire des logements pour leurs employés... Il est intéressant à observer que par « terrains vagues » étaient désignés à la fois les terrains non construits et les terrains avec un POT considéré trop faible : pour la zone commerciale le pourcentage couvrait 1/3 de la superficie totale et pour les autres 1/4⁵¹ ». La même loi prévoyait l'apparition de la propriété sur les appartements, ce qui a provoqué un boom de la construction de logements en propriété collective. Il est à remarquer qu'à Bucarest, contrairement aux villes occidentales, il n'y a pas eu de ségrégation entre les propriétaires de logements et leurs locataires. Dans la majorité des cas tout se passait sous la forme de la cohabitation : les propriétaires occupaient un des appartements des bâtiments et louaient le reste des chambres⁵².

Mais, même après tous les efforts de densification, avec 7 800 hectares en 1939, Bucarest reste la plus grande ville du sud-est de l'Europe. Afin de contrôler la croissance urbaine divers projets proposent des instruments législatifs mais aussi la création d'une ceinture verte, selon le modèle britannique.

Le *Règlement pour les constructions et les alignements* de la municipalité de Bucarest de 1928 reprend le zoning du plan de 1921 (qui lui aussi reprend la définition de la zone centrale faite par le Règlement Organique). Ce nouveau Règlement établit des types d'intervention différente pour chaque type de zone. Tout un chapitre est dédié aux cours et aux surfaces libres. Ainsi, dans la zone centrale comprenant les *mahala* historiques est imposé un P.O.T. maximal de 75% pour les rues « habituelles » (le tissu urbain diffus) tandis que pour les rues commerciales il peut monter jusqu'à 83%. La densification suit donc son cours. Pour les autres zones urbaines les cours devraient couvrir un minimum de 33% de la superficie des parcelles. Comme nouveauté absolue s'inscrit le retrait des maisons du fond vers l'avant des parcelles et la conformation des cours de derrière les maisons. A travers certaines limitations imposées au parcellaire, la trame urbaine se voit parasité par une série de parcelles non constructibles à cause de leurs trop petites dimensions.

Cette situation sera modifiée par le *Règlement pour les constructions et les alignements* de 1938, qui accorde le droit de construction même pour les petites parcelles, malgré le danger de non respect des réglementations dudit acte administratif. La dimension minimale d'un lot pour logements est augmentée à 200 m², avec une tendance d'uniformisation de cette dimension pour toutes les parcelles, indifféremment de leur position dans le cadre du territoire. Il est à remarquer les nouvelles normes qui font disparaître la tendance de la densification à tout prix, au profit des principes de l'hygiène et de la rationalisation. Si par exemple la taille des parcelles augmente et le front de la rue passe de 8 à 15 mètres on applique un autre modèle de densification (la construction en profondeur des grands lots). C'est ainsi la première loi qui normalise « les alignements cachés », à savoir une seconde rangée de maisons, au fond des cours, qui peuvent être construites même en absence des rues. Ce type d'alignement était valable seulement pour la zone centrale de la ville. Le chapitre 9 de la loi, concernant les cours et les jardins, comprends des réglementations pour trois catégories de cours : cours de façade, cours ouvertes et cours fermées. Ces dernières, entourées de bâtiments de tous les côtés, ne sont à leur tour permises que dans la zone centrale et doivent avoir au moins 30 m². Voilà donc comment, dans moins d'un siècle, les cours des *mahala* bucarestoises ont vu leurs surfaces géantes réduites à 30 m², c'est-à-dire la dimension d'un salon modeste ou d'une chambre généreuse.

Le résultat du recensement fait en 1940 (comparé a celui de 1930) montre que la plus importante croissance de la population bucarestoise a eu lieu dans les périphéries, un fait qui démontre une certaine inertie des *mahalale* centrales en dépit des efforts de densification. Cependant, dans le centre ont été construits 13229 bâtiments avec une moyenne d'occupation de 18 personnes par unité⁵³. Les nouvelles constructions furent, la plupart, des immeubles de rapport avec de petits appartements qui restent encore inaccessibles aux petits fonctionnaires ou ouvriers même si ils étaient moins chers que les maisons unifamiliales qui ont été remplacées. Les nouveaux arrivés ont été donc orientés vers les périphéries ce qui suppose une certaine stabilité dans la structure sociale du centre-ville. Par contre la structure spatiale, même si on constata une certaine résistance en comparaison avec la périphérie, a été profondément changée car les nouveaux bâtiments ont été insérés dans les grands jardins provoquant ainsi une fragmentation des lots occupés auparavant par une seule famille. Et ici on ne parle pas seulement d'immeubles de rapport mais aussi de nouvelles maisonnettes et de taudis construits dans les cours pour loger

une nouvelle population attirée à Bucarest par l'industrie croissante⁵⁴. Ce qui a amené à une nouvelle occupation, celle de propriétaire⁵⁵. On voit ainsi l'apparition d'un nouveau type de voisinage, celui des gens qui partagent la même cour, décrit souvent comme « une société en miniature, un quartier en soi »⁵⁶. Une partie des taudis qu'on trouvait autour des grandes maisons et villas était habitée par les domestiques. Dans les deux cas, des relations étroites étaient liées entre les propriétaires et les serviteurs ou les locataires, semblables, à l'extrême, à des relations familiales. Le propriétaire devenait souvent le parrain des enfants nés dans sa cour. Ce qui reste très important dans ce nouveau paysage urbain est la cohabitation entre les propriétaires et les locataires, car on parle à Bucarest, dans la plupart des cas, de propriétaires « conjoncturels » qui n'avaient pas plusieurs maisons ou bâtiments. Ce type de cohabitation entre les propriétaires et leurs locataires mène aussi à une certaine mixité urbaine même si on ne peut pas parler d'une conscience de classe dans ce cas spécifique⁵⁷.

Après la guerre, la nationalisation a profondément modifié la manière d'habiter et de cohabiter les maisons du centre-ville. Même si une bonne partie des locataires est restée sur place et même si une petite partie des propriétaires a réussi à garder ses logements (ou des morceaux de leurs anciennes maisons), les nouveaux arrivés logés par l'Etat communiste ont bouleversé les structures sociales et l'utilisation des espaces communs. Il faut aussi noter, complétant les observations antérieures, la solidarité installée dans ce nouveau contexte politique entre les anciens colocataires. Ainsi, dans de nombreux cas les propriétaires ont pu rester dans leur maisons grâce à leurs domestiques qui ont repris les contrats à leur nom (car ils faisaient partie de la classe sociale réprimée par la bourgeoisie), mais ont gardé la même manière d'habiter et les mêmes hiérarchies qu'auparavant. Je ne vais pas insister sur cette évolution durant le communisme car il est un sujet en soi qui ne peut pas être développé ici.

5. Conclusions sur l'impact des règlements urbains sur les jardins

On peut remarquer une « sanitairisation » des jardins au fil du temps. Du jardin sauvage jusqu'au jardin d'asphalte il y a une toute panoplie de transit. Au-delà de leur nettoyage et mis en ordre on remarque aussi une

« dé-utilitarisation ». Cette disparition de l'utilisation intensive du jardin peut être étudiée sur plusieurs plans :

1. Du point de vue de la végétation – initialement dominée par des plantes « utilitaires » (légumes, arbres fruitiers, plantes aromatiques...) le jardin devient de plus en plus « horticole ». Passant par le jardin de fleurs de campagne, avec des plantes « vulgaires » appartenant au biotope local, le jardin s'épure doucement et perd sa dimension utilitaire-gastronomique devenant avec le temps de plus en plus abstrait et plus détaché de la loi du lieu tant du point de vue esthétique que de celui écologique jusqu'à se transformer dans un carreau d'asphalte.

2. Du point de vue de la configuration spatiale – la conformation du jardin a évolué à son tour. De la multitude d'espaces complexes qui abritaient les fonctions les plus diverses liées à la vie et à l'économie de la famille, le jardin s'est rétréci peu à peu dans un espace d'abord avec un rôle prépondérant esthétique et de loisir, ensuite avec un rôle seulement esthétique au moment où les dimensions sont devenues tellement réduites qu'elles ont altéré le sens de l'intimité de l'espace.

3. Du point de vue socio-anthropologique – si initialement le jardin était plus que une maison d'été, abritant la vie quotidienne avec son ménage (manger, dormir, travailler, cuisiner...) dans une importante mesure la densification de *mahalale* a provoqué une forte modification du rôle que le jardin jouait dans la vie de tous les jours. La cour est devenue un lieu de passage entre le public et le privé, partagée souvent entre plusieurs familles, pomme de discorde, territoire hardiment disputé. Loin d'être un « coin de paradis », espace de repos de la famille, la cour devient le territoire de prédilection des scandales de *mahala*, de disputes entre voisins. Dans d'autres cas, elle est devenu l'expression de la solidarité entre les cohabitants, soient-elles relations entre les locataires de la même maison ou relations entre les propriétaires et leurs preneurs. Dans le cas d'une bonne cohabitation on peut considérer le jardin comme le territoire d'une famille étendue, formée par les différents locataires / propriétaires.

Aucune de ces transformations n'a pas été totale. Il se traite plutôt de tendances encore présentes aujourd'hui, tendances qui ont aussi leur revers, sous la forme d'une résistance de vieilles habitudes et conformations spatiales, phénomènes qu'on va étudier dans le chapitre suivant. Durant le communisme ce qui a modifié de manière très forte la vie des jardins de *mahalale* centrales a été la restructuration sociale de celles-ci. Immédiatement après la guerre, parallèlement avec la

nationalisation des maisons (soit elle individuelles, soit de rapport) a eu lieu une extrême densification de la population. Dans chaque chambre habitait, imposée par les autorités dans les espaces appartenant aux vieux propriétaires, une autre famille, de nouveaux arrivés. Une bonne partie d'anciens Bucarestois ont préféré la fuite dans des appartements de HLM, où ils trouvaient un nouveau confort : eau courante, facilités et surtout le droit d'habiter une seule famille dans un logement. Dans les vieilles cours s'entassaient de plus en plus les nouveaux locataires, dans beaucoup de ces quartiers anciens prédominant les Gitans, jamais bien vus. Les maisons, restées sans propriétaires de droit, ont été soumises à un phénomène de dégradation, les cours sont devenues des espaces anonymes ou des lieux conflictuels. Les jardins ont presque disparu sous les yeux indifférents des locataires. Dans les maisons où les propriétaires ont réussi à rester sur place ou dans les endroits où les nouveaux arrivés ont essayé de s'occuper du jardin, devenu dans plusieurs cas moyen de subsistance, l'espace a gardé un aspect plaisant. Mais leur vie sociale a disparu presque en totalité, les habitants préférant se cacher derrière les portes fermées. Une analyse détaillée de toutes les transformations que les maisons et les jardins du vieux Bucarest ont traversées suppose une étude fastidieuse, difficile à développer dans un article.

6. La vie des jardins – leur rôle dans le cadre de l'habitation

« L'espace domestique; dans son existence comme dans son organisation, est ainsi un fait de société, au même titre qu'un paysage, une norme de comportement ou une structure économique. (...) La nature et les structures de l'espace domestique véhiculent des normes, induisent des comportements, portent des identités, bref, participent à la reproduction sociale.

L'analyse de ce qui se déroule dans l'espace domestique doit donc passer par celle de cet espace lui-même. Parce que ce qui a lieu est fonction du lieu, parce que c'est ce qui fabrique le lieu. »⁵⁸

Comme on a vu le jardin ou la cour devenait, chaque année, une maison d'été. L'entière famille emménageait dans la cour. Une par une toutes les fonctions qui étaient abritées par les jardins, sous l'influence de la densification et de la modernisation tentent de disparaître. Je vais essayer ensuite de décrire les pratiques liées à ces espaces ainsi qu'une courte

trajectoire qu'ils ont eu et ils ont maintenant, après la rétrocession d'une partie des logements. Les transformations que ces espaces connaissent aujourd'hui ne sont pas seulement liées au régime de propriété mais, évidemment, à la modification des styles de vie, à la restructuration sociale des quartiers, aux nouveaux modèles culturels qui influencent la société bucarestoise. L'analyse de ces pratiques est basée sur des sources écrites, surtout en ce qui concerne le passé et sur des enquêtes de terrain dans le centre de Bucarest et de longues observations que j'ai faites les dernières années, ainsi que des analyses des revues, livres et autres publications dans le domaine ou des analyses cartographiques.

Les nouvelles pressions que les jardins bucarestois subissent sont particulièrement liées au développement du marché immobilier et des tactiques foncières qui sont exercées sur les zones centrales de la ville. Parallèlement à ces pressions on peut constater une forte dévalorisation de ces anciennes maisons et cours. Leur constante dégradation durant la période communiste a déterminé une modification radicale de la manière dont elles sont perçues par les Bucarestois. Les nouvelles générations et les nouveaux arrivés à Bucarest, auxquels ces lieux ne disent pas grande chose, ne développent ni attachement nostalgique ni appréciation esthétique mais plutôt une agressivité, parfois extrême, face aux vieilles *mahalale* qui ne sont regardées qu'en tant que ressources foncières pour des projets immobiliers rentables. La crise de logement avec laquelle se confronte actuellement la ville aiguise encore une fois ces pressions. En conséquence les pratiques quotidiennes de ces espaces traditionnels sont dans une rapide évolution.

Pratiques dans le jardin d'hier et d'aujourd'hui

Je ne vais pas détailler, faute d'espace, comment ont évolué toutes les pratiques qu'on rencontre dans l'espace des cours et des jardins. Je vais seulement les mentionner et donner quelques points de repère dans leurs changements. Ce sont de très petites incursions, conclusions brèves d'une recherche anthropologique que j'ai menée les dernières années. Je n'ai pas la prétention de donner une image précise d'une vie assez complexe qui se développe sur plusieurs plans, mais plutôt de suggérer cette complexité, de faire une esquisse, même maladroite, d'une vie toujours en pleine transformation.

1. Jardiner

On a déjà vu en raccourci l'évolution du goût pour les plantes et on a déjà remarqué un glissement des plantes utilitaires vers les plantes ornementales. Si, comment on a déjà vu, les grandes vignes, les vergers et les jardins d'exploitation ont disparu depuis la moitié du XIX^{ème} siècle aucun ne s'est totalement évanoui. La vigne se résume avec le temps à une voûte, présente aujourd'hui dans la majorité des cours, à l'ombre de laquelle se déploie une bonne partie des activités quotidiennes pendant l'été. Les vergers sont réduits à quelques arbres fruitiers qui restent extrêmement importants dans la construction du sentiment de chez-soi. Sinon, les thuyas, les sapins, les genévriers deviennent les favoris pour le vert qu'il offre durant l'hiver. Les revues⁵⁹ de spécialité parues après 1990 et qui vulgarisent de nouvelles images du jardin idéal proposent aussi de nouvelles espèces d'arbres et arbustes ornementaux qui remplacent lentement les traces des vergers.

2. Les jeux

Une des images « classiques » de cours bucarestoises était celle des enfants en train de jouer sur une couverture étalée à l'ombre. Ce tableau patriarcal est de plus en plus rare sinon absent. Si le jardin privé est de moins en moins utilisé par les enfants, les anciens jardins publics se fournissent d'une multitude d'installations qui semblent contrebalancer la disparition des couvertures d'antan. Les cours communes avec beaucoup d'enfants sont encore des terrains de jeux mais les nouveaux jardins ornementaux sont protégés contre les gosses à tendance destructive pour se transformer en « *loc de priveală* ». Seulement les arbres fruitiers sont toujours très populaires parmi les enfants partis en errance dans la *mahala*.

3. Surveiller la rue

Comme Jane Jacobs⁶⁰ le soulignait, le contact entre l'espace privé et celui public est essentiel dans la construction de l'identité locale. Le banc devant la porte or celui derrière la clôture assurait une permanente surveillance de la *mahala* par ses habitants. Les enfants étaient soumis à une discipline et une éducation collective, les inconnus à des interrogatoires précises, les chiens vagabonds au contrôle strict. L'actuelle tendance à l'isolement, le prix mis sur la « discrétion » et l'individualisme croissant transforment les rues des vieilles *mahalale* dans des espaces anonymes. Seulement quelques vieux (en fait vieilles) ont toujours l'habitude de passer les jours en regardant à travers la clôture et organisant la vie de la

communauté pour le désespoir du nouveau voisin qui y cherche plutôt la vie calme d'un quartier suburbain anonyme que la vie collective d'une *mahala*.

4. Garages et ateliers

Les cours ont toujours été utilisées en tant que lieu de déploiement pour différentes activités pratiques. Les remises et les abris dans lesquels on réparait les charrettes / voitures, on faisait de la menuiserie, on rabibochoit l'une ou l'autre, on bricolait un objet utile pour la maison ou pour le vendre étaient omniprésents dans les cours d'autrefois. La « gentrification » des quartiers centraux provoque une transformation de ces habitudes ou plutôt une évacuation de ces pratiques qui ne trouvent plus leur lieu dans les nouveaux jardins, car trop sales, inesthétiques et vulgaires. Peu sont ceux qui gardent encore les traces de ces utilisations, mais la plupart des ateliers qui y restent ne sont aujourd'hui que des débarras pour des matériaux et des outils dont on n'a plus besoin. Par contre, les garages fleurissent ainsi que les parkings bien asphaltés, de telle manière que la végétation luxuriante est doucement remplacée par des voitures plutôt grises.

5. Cuisiner / manger

Un des espaces essentiels des jardins bucarestois a longtemps été la cuisine d'été. Cet espace a disparu en totalité avec le rétrécissement des surfaces, la seule réminiscence, souvent rencontrée d'ailleurs, étant la grille de barbecue et parfois une fontaine. Par contre, la table dans la cour, le vin à l'ombre et les kermesses les soirs d'été sont encore des habitudes répandues. Mais même celles-ci ont la tendance de disparaître en partie. Si les mariages et les baptêmes se répandaient des cours dans les rues et remplissaient de musique et bruits les nuits d'été jusqu'à l'aube, il y a quelques années, la nouvelle législation qui interdit les décibels excessifs chasse les fêtards vers les « lieux spécialement aménagés », ainsi seulement de petites réunions discrètes entre amis peuvent être perçues dans le centre ville... mais même celles-ci de plus en plus rarement.

6. Les animaux

Dans la basse-cour traditionnelle de la *mahala* toutes les bêtes imaginables pouvaient être rencontrés, à partir de poules et de faisans jusqu'aux cochons et vaches. La réduction progressive de la surface des cours a mené à la disparition partielle du bestiaire. Un revirement de l'élevage d'animaux a eu lieu pendant la période communiste, revirement

dû en partie aux nouveaux arrivés venus de la campagne et qui renonçaient difficilement à leurs habitudes mais aussi au manque de nourriture qui a déterminé pas mal de gens à utiliser les jardins comme source alimentaire. Même si l'élevage a été strictement interdit durant cette époque, les matins débutaient dans le chant des coqs et assez souvent on pouvait entendre les cochons ou voir des chèvres pâtureant dans les espaces publics. Cependant, les chats et les chiens ont toujours été présents.

Et si aujourd'hui les animaux de basse-cour ont disparu, seulement les poules et les canards restant encore populaires, les animaux de compagnie ont commencé à avoir du pedigree, les clébardes étant remplacés par différentes races de chiens, de préférence des chiens de combat. Les chats sont les seules présences stables dans le paysage même si les siamois et les persans sont de plus en plus visibles aux fenêtres, ils sont plus « démocratiques » et côtoient les chats « européens » quand la cour ne l'est pas interdite.

7. Le cimetière des chats, chiens et autres animaux de compagnie

Inhérente à la présence des animaux est l'apparition de petits cimetières qui leur sont dédiés. Même si l'enterrement des bêtes dans la ville a été et est encore interdite la plupart des habitants des vieilles *mahalale* peuvent indiquer dans leurs jardins les endroits où gisent leurs chats, perroquets ou autres vieux amis, d'habitude à l'ombre d'un grand arbre.

8. Sommeil et paresse

La véranda, l'ombre du noyer ou de la voûte de vigne sous laquelle on rangeait les bancs et les divans étaient les espaces habituels pour les siestes d'après-midi. Et aussi le lieu du sommeil rafraîchissant dans les nuits d'été. Mais tant la sieste que le sommeil sont devenus impossibles dernièrement à cause du bruit urbain actuel. Si les après-midi on peut toujours surprendre des gens fainéanter à l'ombre du jardin je ne peux pas témoigner que d'une seule vieille dame qui garde l'habitude de dormir l'été dans sa cour, une exception qui ne fait que confirmer la règle plutôt que de suggérer une continuité des routines bucarestoises.

9. Lire / travailler

Ce qui reste toujours c'est l'habitude de lire ou de travailler (je ne me réfère pas ici aux pratiques et métiers dont on parlait tantôt mais plutôt aux petits passe-temps comme le tricotage ou rapiéçage ou d'autres tâches

« faciles »). Ni celles-ci ne sont plus tellement répandues mais donnent encore l'occasion pour de petits « ouvroirs » entre voisins qui ont vieilli en même temps que leur *mahala* ou pour de micro-séminaires entre collègues pendant les sessions d'examens.

10. Barricades et obstacles

Et pour contrecarrer une possible image trop patriarcale que risque d'être suggérée par cette énumération je vais finir (car la liste est bien plus longue) avec une nouvelle habitude, celle d'établir des limites, de construire de barricades, clôtures, obstacles et autres méthodes de défendre / attaquer entre les voisins partageant la même cour. Avec la cohabitation forcée dans la même maison ont apparu aussi les inévitables conflits. Si dans la période communiste le zèle défensif était plus tempéré par l'indifférence pour les logements n'appartenant à personne, après les rétrocessions partielles des vieilles maisons on peut facilement remarquer le déclenchement de vraies guerres entre les cohabitants. Les anciens propriétaires essayent de rentrer dans leurs droits, les locataires plus ou moins abusifs s'efforcent de résister sur place, les nouveaux arrivés tentent d'ignorer tous les vieux *mahalagii* (habitants d'une *mahala*). Ainsi les arbres sont entourés d'une clôture pour que les autres ne se reposent plus à leur ombre, les fleurs sont remplacées par des piliers et des bornes improvisés. L'espace est morcelé et re-encadré, personne ne soigne plus la cour car elle est devenue une source de haine.

Je ne vais pas tirer les conclusions de cette étude que je ne considère que le début d'une recherche plus approfondie. Voilà pourquoi je vais finir par les mots de Radu Florinel :

« Bucarest est donc le théâtre d'une confrontation alternant entre deux aspects de sa propre constitution : d'un côté, les projets d'une minorité élitiste et de l'autre, l'existence « réactive » d'une majorité traditionaliste. La complexité de Bucarest n'est pas planifiée ou désirée ; elle est le résultat d'une évolution naturelle, non pas en l'absence de règlements urbanistiques, mais malgré ceux-ci. (...) C'est là, peut-être, que l'on découvre l'intérêt majeur de Bucarest, celui d'une ville qui laisse encore beaucoup d'espaces de liberté, d'endroits d'errance et de paresse. »

NOTES

- 1 J.B. Jackson, p. 56.
- 2 Despre grădini și modurile lor de folosire, Polirom, Iași, 2001, p. 36.
- 3 « La rue était vide et sombre et, malgré l'été, après des pluies générales, rafraîchissante et frémissante comme une forêt. Vraiment, toutes les cours et surtout la basse-cour de l'église étaient pleines des vieux arbres, d'ailleurs comme presque toutes les cours du grand village qui était là la Capitale. Le vent ébranlait, après des relâches égaux, les couronnes d'arbres, faisant un bruit noir, et seulement l'enténébrement et l'éclaircissement d'une prairie d'étoiles donnait au passant le soupçon du mouvement de grands sommets d'arbres dans le ciel. (...) Une grille haute et lourde en fer, rouillée et tombée vers l'arrière prouvait, sur la droite, l'existence d'une cour dans laquelle on saisissait dans l'obscurité autant de feuillage et autant de troncs, que son étendue, pour l'instant, été incalculable, l'impression du passant étant celle d'une forêt sans fond. (George Călinescu, *Enigma Otiliei* en Albala, p. 289-290).
- 4 « J'oserais même dire que la Roumanie n'a jamais connu une vraie opposition entre l'urbain et le rural, avec tout ce que cela veut dire. La ville n'est pas venue pour se constituer dans un autre repère identitaire, culturel ou spatial; elle n'a fait qu'embrouiller les choses. » (Octavian Groza, *Les échelles spatiales de la territorialité roumaine - essai géographique sur l'identification territoriale*, l'annuaire 2000-2001, New Europe College, Bucarest.
- 5 *Apud* Radu Florinel en Pieter Versteegh, p. 95.
- 6 Potra, p. 22-23.
- 7 « Des bâtiments parsemés, je pourrais dire, dans une forêt, qui me paraissait occuper une surface de terrain assez considérable ; découvrant que là se trouve Bucarest... une ville immense saupoudrée avec des arbres et des fleurs... la plupart de Bucarest pourrait se comparer plutôt avec un jardin qu'une de nos villes d'Europe. » François Recordon cité en Dolores Toma, p. 25).
- 8 Frédéric Damé p. 72-73.
- 9 Encyclopédie de Jannescu citée en Dolores Toma, p. 25.
- 10 « Le Bucarest est presque rond, avec une circonférence assez grande ; le nombre des habitants qui, par contre ne dépasse pas 50.000, ne correspond pas au lieu, parce que les maisons sont rares et isolées unes des autres, en forme de îles, chacune avec une cour, une cuisine, un étable et, inhabituel, jardin avec des arbres fruitiers, ce qui donne un aspect plaisant et joyeux. » (Del Chiaro – 1710, cité en Parusi, p. 72).
- 11 Frédéric Damé p. 89.
- 12 « Le verger de mûriers s'orna avec une multitude de noms les plus bizarres ; tu lis sur les plaques dans les intersections : rue Sébastopol, rue de l'Occident, l'impasse de l'Emigrant, surnoms gratuites qui nous disent même pas qu'il

y avait autrefois une vraie forêt qui produisait des milliers de kilos de soi. » (Ion Ghica, *București, Convorbiri Economice* en Albala, p. 54).

13 Le *maidan*, autre entité spatiale urbaine d'origine orientale désignait un espace public, pas une place comme dans les villes occidentales mais plutôt un espace libre, pas aménagé, un terrain vague où il y avait d'habitude une fontaine et qui servait pour les diverses activités de la communauté : marché, rassemblements, mais aussi pâturage pour les animaux ou poubelle publique. Aujourd'hui le sens du mot est celui de terrain vague.

14 « A transformé, autant qu'il était possible, la vieille *mahala* déchirée, écorchée, coudée, parsemée par hasard dans la plaine sans limite, riche en arbres inutiles, dans la poussière d'été, dans la boue de printemps et automne, dans la neige sale d'hiver. » (Nicolae Iorga en Andrei Pippidi, p. 19).

15 Frédéric Damé, p. 92.

16 Dolores Toma, p. 37.

17 « C'est ainsi que passait le temps pendant les fêtes d'été, mais quand l'époque monotone de l'hiver arrivait, tous ces gens restaient fermés dans les maisons et les soirs les plus longs s'écoulaient en silence ; à peine parfois ils se rassemblaient à plusieurs pour raconter ce qui se passait dans le cercle restreint de la *mahala*, ou pour jouer *conțina*, *mariașul* et *curelușa*. » (Nicolae Filimon, *Ciocoii vechi și noi*, en Albala, p. 96).

18 Andrei Pleșu, p. 115.

19 *Apud* Radu Florinel en Pieter Versteegh, p. 97.

20 Paul Emil Miculescu, p. 51.

21 Rică Marcus, p.166.

22 Nicolae Iorga, *București*, en Andrei Pippidi, p. 22.

23 « Nous vivons dans une ville que nous ne comprenons pas et pour cela nous ne savons pas nous occuper d'elle, nous la dirigeons souvent vers des voies de développement qui auraient dû rester inconnues pour toujours, en lui gâchant ainsi, par nos ajouts et changements d'aujourd'hui, ce caractère qui, en dépit de nombreux manques et négligences, la rendait auparavant si attrayante à ceux qui nous visitaient. Notre erreur en ce qui concerne les mesures que nous prenons tellement vite de nos jours, est de détruire une des grandes qualités de ce peuple, qui a un sens instinctif pour ce qui s'accorde, se doit et s'approprie. Mais en cette errance, un rôle important est joué par la méconnaissance presque totale des circonstances dans lesquelles est apparue cette résidence princière, en concurrence avec une autre plus vieille et qui, progressant sans cesse et par les conjonctures et par sa propre force vitale a réussi à s'imposer comme une Capitale unique, puisque sur elle est reversé, à une certaine date, le soin attentif de bons gestionnaires dont je n'ai jamais compris les faits.» (Nicolae Iorga, *Ce au fost Bucureștii*, en Andrei Pippidi, p. 31).

24 Bogdan Andrei Fezi, p. 343.

- 25 Le jardinier – rosieriste Joseph Frantz décrivait 200 variétés de roses – voir Dolores Toma, p. 107.
- 26 « A Harlem, en Hollande, un bulbe de tulipe a été vendu avec le fabuleux prix de dix milles livres ! bulbe qu'on peut acheter aujourd'hui avec quelques centimes. Sic transit gloria... tulipae! » (Constantin Negruzzi – *Flora Română*).
- 27 Dolores Toma, p.106.
- 28 Dolores Toma, p. 45.
- 29 « Mon parterre est semée de chiendent agropyron, d'œillet des champs, lolium pérenne et trèfle. L'œillet, si mauvaise pour le blé, fait le plus beau effet dans le gazon, qu'il semble un tapis vert constellé d'anémones pulsatilla et de safran galanthus nivalis. Ici et là, j'ai semé des fleurs, mais seulement des fleurs roumaines. Laissez-moi, madame, vous envoyer un bouquet composé de ceux que j'ai trouvé fleuris. Vous allez trouver avec des violettes suaves et scilles, la tulipe tulipa, cette fleur qui a eu le temps de sa grandeur. (...) Voila menthe, glaïeul, sauge, gratiote gratiola, marjolaine, plantain asperula, romarin, thym, mélisse melittis, bois joli daphne, angélique et benoîte dryas. Toutes dans une botte de fleurs de robinier, de prunier et de lilas. N'est-ce pas que ma collection est belle et que j'ai des mots pour aimer la flore roumaine ? (Constantin Negruzzi – *Flora Română*).
- 30 Rică Marcus, p. 9.
- 31 Dolores Toma, p. 24.
- 32 « Tous sont impressionnés par le contraste frappant entre les bâtiments, costumes et fortunes, la richesse et la variété de la marchandise, l'abondance et la beauté des jardins, la vie trépidante des entreprises et les fêtes. Particulièrement Lassalle est fortement impressionné par notre ville (...). Il aime les splendides jardins des boyards et les jardins publics soutenant qu'il ne connaît aucune ville, hormis Paris, qui pourrait s'y comparer. Le Cișmigiu dépasse de beaucoup tout ce que l'Allemagne peut montrer. » (Constantin C.Giurescu, p. 144).
- 33 Richard Kunisch, p. 76-77.
- 34 Cité in Voisenat, p. 14.
- 35 Norbert Elias, p. 259, 273-274.
- 36 Citation reprise de Dolores Toma, p. 35-36.
- 37 *Idem*.
- 38 Masimo Venturi Ferriolo – Introduction à Joachim Ritter, *Paysage*, p. 22.
- 39 « Avec toutes ces tentatives, la ville croît sans cesse en surface et en population. Alors que sous Al. Ipsilanti on constate 67 *mahalale*, le recensement de 1798 montre 93, donc 26 de plus. Même si on admettrait que, entre temps, quelques-unes des vieilles *mahalale* s'eurent scindé – ce qui prouve quand même la croissance de la population – il est sur que des nouvelles *mahalale* se constituent aussi; preuve sont les églises bâties dans ce délais. » (Constantin Giurescu, p. 106).

- 40 « Parmi les autres projets qui naissent du désir d’embellir la ville de Bucarest et de ressembler à d’autres villes d’Europe, il y a un dont l’aboutissement ne semble pas impossible. Il est connu que dans les *mahalale* il n’est pas seulement le fait que les maisons soient trop rares mais il y a aussi beaucoup d’espace perdu, de grandes cours ou des jardins sans aucune utilité et beaucoup d’endroits libres sans aucune utilisation, où chacun jette ses ordures : il serait possible, en faisant le plan de la ville, d’ouvrir dans les *mahalale*, des routes larges et alignées, sans détours, à l’exception des constructions remarquables, alors que pour les petites maisonnettes et les cours comme celles dont on vient de parler, on considère qu’on pourrait facilement convaincre les propriétaires de les vendre à moindre prix à la ville. » (Le Règlement pour l’état de la santé et pour la surveillance de la politique de Bucarest).
- 41 Olteanu – p. 180-181.
- 42 « Un fait que doit être mentionné : l’accroissement des maisons en brique – démontrant l’augmentation du niveau de vie des citoyens – par rapport aux maisons en bois et en terre, qui prédominaient à l’époque féodale. Le recensement de 1860 enregistre 16.236 maisons en brique, 2.184 bâtiments en bois et 4.992 bâtiments en terre ; les premières dépassent donc deux tiers du nombre total de bâtiments bucarestois. » (Constantin Giurescu, p. 144).
- 43 Constantin Giurescu, p. 130.
- 44 On passe du port oriental à celui occidental, du mobilier turc à celui français. On sort dans des clubs pour les jeunes à tendance européenne, apparus après l’arrivée de l’armée russe. On sort également dans les bistros avec de lăutari, nourriture grasse et femmes légères ou dans les cafés avec billard, échec et narguilés. Les rues centrales, éclairées au pétrole, commencent à se meubler de nouvelles institutions construites dans une imposante architecture éclectique, signe du désir de Bucarest de se transformer en capitale européenne. Ainsi s’élèvent le palais de l’Université, le Théâtre National, de nouvelles banques, des hôpitaux, la nouvelle mairie de Bucarest sur les quais de Dâmbovița.
- 45 « ...l’année prochaine, à 21 septembre 1847, ont été inaugurées dans un cadre festif, dans la présence du roi et du gouvernement, les fontaines aux jeux d’eau de la Chaussée Kisselef. Cette chaussée, de presque 3 km, a commencé d’être aménagée en 1832, quand ont été faites les premières plantations de tilleuls de deux côtés; en 1843 le horticulteur Meyer avec l’aide de Hörer ont créé, au début de la chaussée, un parc avec arbres et arbustes d’ornement, en partie amenés d’Italie. L’aspect était représentatif, quand, en octobre 1853, le journaliste anglais O’Brien, hôte à Bucarest pour quelques mois, visitant la Chaussée Kisselef, écrivait : « de ses deux côtés il y a un jardin public... un des plus beaux de l’Europe ». Dans le même sens, nous rappelons l’aménagement de Cișmigiu, le beau parc au milieu de la capitale. Dans cet endroit il y avait autrefois un lac nommé au

- XVII^{ème} siècle, « le lac de Dura le marchand » ; le lac avait du poisson, et sur sa surface s'arrêtaient des canards sauvages. Sous Gheorghe Bibescu, on décida l'aménagement d'un parc. En mai 1844 se fut dressé un plan et par le décret du 15/27 février 1845 tout l'ensemble passa dans la propriété du conseil de la ville. Des plantations ont été faites et des allées ont été tracées par le même horticulteur Meyer ; l'été de l'année suivante, 1846, le consul français à Bucarest pouvait parler du « jardin de centre/ville ». (Constantin Giurescu p. 128).
- 46 La ville de Bucarest était partagée du point de vue administratif dans plusieurs secteurs, chacun ayant une couleur (le centre rouge, puis le noir, jaune, bleu et vert autour).
- 47 Constantin Giurescu p. 154.
- 48 Nicolae Lascu p. 91-92.
- 49 Voir Bogdan Andrei Fezi, p. 142-147, Nicolae Lascu, p. 84-87.
- 50 Apud Eugène Pittard, *La Roumanie*, en Bogdan Andrei Fezi, p. 217-218.
- 51 Nicolae Lascu p. 119.
- 52 Liviu Chelcea, p. 27, 37-38.
- 53 Liviu Chelcea, p. 69.
- 54 Rădulescu, p. 20-25.
- 55 « Ainsi, les données de 1911 que j'ai compilées montrent que 15% des têtes de familles (household heads) se déclarèrent « propriétaires » i.e. personnes qui avaient comme occupation de base ou même exclusive la collecte de loyers de leurs propriétés. La législation de 1921 a probablement augmenté le nombre de propriétaires qui étaient des entrepreneurs actifs. En 1926, 18,3% du total des contribuables se déclarèrent comme propriétaires. (Liviu Chelcea, p. 74).
- 56 Apud Tatiana Slama-Cazacu, *Un copil în vechiul București*, en Liviu Chelcea, p.73.
- 57 Liviu Chelcea, p. 86-91.
- 58 Béatrice Collignon et Jean-François Stazak, p. 4.
- 59 Maison et jardin, *Idéal casa, Mon jardin de rêve*, etc.
- 60 Jane Jacobs, *The Death and Life of Great American Cities*, Vintage Books, New York, 1961.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBALA, R., *Bucureștii în literatură*, Editura pentru literatură, București, 1962
- De CERETAU, M., *L'invention du Quotidien*, Gallimard, Paris, 1990
- CHELCEA, L., *State, Kinship and Urban Transformations during and after Housing Nationalization (Bucharest, Romania, 1945-2004)*, PhD dissertation at The University of Michigan, 2004
- COLLIGNON. B, STAZAK, J.F., *Espaces domestiques*, Bréal éditions, Rosny-sous-Bois, 2004
- DAME, F., *Bucureștiul în 1906*, Editura Paralela 45, București, 2007
- DRAGU DIMITRIU, V., *Povești ale doamnelor din București*, Editura Vremea, București, 2005
- ELIAS, N., *La société de cour*, Flammarion, Paris, 1985
- FEZI, B.A., *Bucarest et l'influence française entre modèle et archétype urbain. 1831-1921*, L'Harmattan, Paris, 2005
- GIURESCU, C., *Istoria Bucureștilor din cele mai vechi timpuri până în zilele noastre*, Editura pentru Literatură, București, 1966
- GROZA, O., *Les échelles spatiales de la territorialité roumaine - essai géographique sur l'identification territoriale*, l'annuaire 2000-2001, New Europe College, Bucarest
- JACKSON, J.B., *A la Découverte du passage vernaculaire*, Actes Sud, Arles, 2003
- KUNISCH, R., *București și Stambul*, Editura Saeculum, București, 2000
- MARCUS, R., *Parcuri și grădini în România*, Editura Tehnică, București, 1958
- MICLESCU, P.E., *Din Bucureștii strășurilor cu cai*, Editura Vremea, București, 2007
- NEGRUZZI, C., *Flora Română*, în *Convorbiri literare*, 1867, nr. 7, 1 iunie 1867 și nr. 8, 15 iunie 1867
- PARUSI, Gh., *Cronologia Bucureștilor*, Editura Compania, București, 2007
- PIPPIDI, A., *București – istorie și urbanism*, Editura Dominor, București, 2002
- PLEȘU, A., *Pitoresc și melancolie*, Editura Humanitas, București, 1992
- POTRA, G., *Din Bucureștii de ieri*, Ed. Științifică și Enciclopedică, București, 1990
- PRECUPEȚU, E., *Mahalaua Birjarii Vechi*, Editura Paralela 45, București, 2006
- RĂDULESCU, T. A., *Terenul și locuința la orașe. en Locuința în România*. Institutul Urbanistic al României, U.O.R/Biblioteca Urbanistică, 1931
- RITTER, J., *Paysage*, Les éditions de l'imprimeur, Besançon, 1997
- STAHL, H., *Bucureștii ce se duc*, Editura Dominor, București, 2003
- TOMA, D., *Despre grădini și modurile lor de folosire*, Editura Polirom, Iași, 2001
- VERSTEEGH, P., *Méandres. Penser le paysage urbain*, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, Genève, 2005
- VOISENAT, C. & NOTTEGHEM, P. (dir) - CAHIER 9, collection Ethnologie de France, *Paysage au pluriel*, éd. de la Maison de science de l'homme, Paris, 1995